DU BON USAGE DE LA PSYCHOLOGIE EN PHILOSOPHIE.

Fabrice Clément

In ***Critique*** 599 (avril), Paris, Ed. de Minuit, pp. 227-246.

VINCENT DESCOMBES, *La denrée mentale*, Paris, Ed. de Minuit, 1995, 349p.
VINCENT DESCOMBES, *Les institutions du sens*, Paris, Ed. de Minuit, 1996, 350p.
PASCAL ENGEL, *Philosophie et psychologie*, Paris, Gallimard, Folio-essais, 1996, 473p.

Deux fées rivales se sont penchées sur le berceau de la psychologie et leurs apports ont orienté à tout jamais sa destinée. De la *philosophie*, la psychologie a hérité son objet d'étude, l'âme humaine, dont le caractère insondable a entraîné une fragmentation des domaines d'analyse (comportement, raisonnement, apprentissage, manipulation de symboles, etc.). Mais la psychologie s'est d'emblée voulu scientifique et l'exemple prestigieux de la *biologie* constitue l'horizon vis-à-vis duquel elle ne peut s'empêcher de mesurer ses progrès[1]. La psychologie est ainsi prise dans un champ de forces contraires. D'une part, on la conjure d'éclairer notre intimité, de nous décrire ces facultés supérieures qui nous permettent «d'entrer en relation» avec le monde, de réfléchir, d'élaborer ces univers mentaux qui nous fascinent tant, bref de rendre compte de nos *contenus mentaux*. D'autre part, fidèles à l'esprit scientifique, on tient à ce que ses méthodes soient rigoureuses, qu'elle ne fasse pas appel à des entités dont l'existence physique est douteuse et qu'elle nous instruise sur la nature des causes qui sont à l'orgine de nos fonctionnements mentaux; autrement dit, on lui demande de décrire un *mécanisme*. La situation ontologique de la psychologie s'avère ainsi assez inconfortable puisqu'elle se trouve contrainte de fabriquer du sens à partir de mécanismes causaux.

I

La solution la plus récente à ce problème d'ordre quasiment métaphysique est à rechercher dans le paradigme cognitiviste. Ce dernier prend sa source dans une révolte contre le béhaviorisme qui, sous couvert de scientificité, refusait de prêter vie à de quelconques entités mentales: seuls comptaient pour ce courant les «entrées» sensorielles (*input*) et les «sorties» comportementales (*output*), et le but consistait à trouver des correspondances nomiques entre ces deux «observables». Avec les travaux de Turing, qui visaient à concevoir une machine universelle capable d'exécuter n'importe quel programme exprimable en code binaire, il devint

---

[1] Pour une histoire des rapports entre la psychologie et la biologie, on peut se référer au livre de Marc Jeannerod, *De la Physiologie mentale. Histoire des relations entre la Psychologie et la Biologie*, Paris, Odile Jabob, 1996.

pensable de modéliser les processus de pensée d'un organisme et d'en tester la plausibilité sur un ordinateur[2]. La vogue du «computationnalisme» était lancée et elle trouva un appui philosophique dans le fonctionnalisme développé par Hilary Putnam, qui soutint que l'étude des opérations logiques de l'esprit n'avait pas à se soucier de la matière dans laquelle celui-ci est «réalisé» – c'est-à-dire des structures cérébrales[3]. La psychologie «tenait» ainsi son ontologie qui, pour reprendre l'idée des «mondes» proposée par Popper, était sise entre le «monde 1» des réalités physiques et le «monde 3» des significations abstraites. Ainsi, entre les entrées et les sorties, la psychologie cognitive intercale des états mentaux censés exercer un rôle causal vis-à-vis des stimuli, des sorties comportementales et des autres états mentaux du dispositif cognitif auquel ils sont attribués[4]. Le programme dominant devient alors *fonctionnaliste* puisqu'il cherche à identifier ces états mentaux en déterminant la *fonction* qu'ils jouent au sein du système cognitif. Le point de vue du psychologue se distingue alors aussi bien du *point de vue du physicien*, qui s'attache aux propriétés physiques et aux lois de la matière, que du *point de vue intentionnel* de Monsieur-tout-le-monde, qui attribue à autrui les croyances et les désirs qu'il devrait avoir étant donné sa place et ses objectifs. Sa stratégie est plutôt comparable à celui d'un programmeur capable de prédire le comportement d'une machine en se basant sur les buts qui ont présidé à son élaboration[5].

Une telle approche, sur laquelle repose aujourd'hui encore une bonne part de la légitimité institutionnelle de la psychologie, est cependant régulièrement soumise à un feu de critiques issue de l'ascendance biologique de la discipline. Pour certains partisans acharnés d'une forme radicale de matérialisme, appelés «éliminativistes», le «monde 2» des entités psychologiques relève de la pure mythologie. Les psychologues cognitifs sont accusés de tomber dans le panneau de la psychologie populaire en essayant de discriminer par des méthodes scientifiques les états mentaux (les intentions, les désirs, les croyances) dont les gens se servent dans la vie de tout les jours alors que de telles entités sont en fait comparables au

---

[2] Howard Gardner, *Histoire de la révolution cognitive. La nouvelle science de l'esprit,* Paris, Payot, 1993 (1ère éd. américaine, 1985).

[3] Pour Putnam, le comportement de quelque chose comme une machine n'est pas expliqué par la physique ou la chimie de celle-ci mais par son *programme*. Ce dernier n'est pas une propriété physique ou chimique de la matière dans laquelle il est réalisé; il s'agit d'une propriété abstraite de la machine. De manière similaire, les propriétés psychologiques des êtres humains ne peuvent pas être ramenées à des propriétés physiques et chimiques. Hilary Putnam, *Mind, Langage and Reality. Philosophical Papers*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press, 1975.

[4] Pierre Jacob, «Le problème du rapport entre du corps et de l'esprit aujourd'hui. Essai sur les forces et les faiblesses du fonctionnalisme» in D. Andler (ed.), *Introduction aux sciences cognitives*, Paris, Gallimard, 1992.

[5] Cette distinction, inspirée de David Marr, est proposée par Daniel Dennett dans *La stratégie de l'interprète. Le sens commun et l'univers quotidien*, Paris, Gallimard, 1990 (1987).

phlogistique dont on faisait si grand usage autrefois en chimie. Les éliminativistes jugent alors que seule l'étude du cerveau est légitime, à tel point qu'ils revendiquent le titre de «neurophilosophes»[6]. Mais le cognitivisme a également à subir les assauts issus de l'ascendance philosophique de la psychologie, qui lui reproche de ne pas du tout rendre compte de l'esprit humain. C'est à une telle attaque que s'emploie Vincent Descombes dans le premier volume de ses *Disputes de l'esprit* intitulé *La denrée mentale*. Dans les pages qui suivent, nous commencerons par donner les raisons principales de son opposition, puis nous résumerons la contre-proposition, d'obédience holiste, qu'il développe dans un second volume, *Les institutions du sens*. L'ouvrage de Pascal Engel, *Philosophie et psychologie*, nous servira à tempérer les accusations anti-psychologistes de Descombes et à indiquer les domaines où une collaboration entre philosophes et psychologues peut s'avérer féconde. Nous conclurons en suggérant quelques pistes d'analyse empruntées aux neurosciences contemporaines.

II

Si Jerry Fodor occupe aujourd'hui encore une place de choix dans le champ des sciences cognitives, c'est parce qu'il a proposé une solution élégante au puzzle logique qui découle de l'objectif même de la psychologie scientifique: donner une explication causaliste des phénomènes mentaux. Descombes, dans *La denrée mentale* (dorénavant DM), prend sa théorie pour principale cible de ses critiques et il convient donc de donner un bref aperçu de son modèle. Le problème de Fodor peut se résumer en une phrase: comment réduire la vie mentale à un mécanisme physique ou syntaxique? Toute la difficulté consiste alors à faire tenir ensemble une série d'exigences que doit remplir à son avis une théorie psychologique. Fodor accepte tout d'abord le «critère de Brentano»: une action intentionnelle s'explique par le contenu de l'intention. Si, pour prendre un exemple qui nous servira de fil directeur, Jo, chauffeur de taxi de son état, s'arrête au feu rouge, c'est parce qu'il dispose de la croyance que ce signal commande l'arrêt du véhicule et du désir de ne pas contrevenir aux règles de la circulation tout en évitant un accident. Mais Fodor se veut également *causaliste*, ce qui implique une explication de l'action par l'indication d'un état antécédant dont l'occurence suffit à produire l'action à expliquer. Comme il est aussi *mentaliste*, cette cause doit être mentale, ou alors l'explication ne serait pas psychologique. Enfin, étant donné le matérialisme qu'il confesse, ces causes mentales sont bien réelles puisque physiques (DM p.288).

---

[6] Voir par exemple, Paul Churchland, «Eliminative Materialism and the Propositional Attitudes», in W.G. Lycan (ed.), *Man and Cognition. A reader*, Cambridge, Blackwell Publishers, 1992 (1990), pp.206-223.

Comment dès lors concilier ces prétentions? Fodor se tourne alors vers l'informatique et l'usage qu'elle fait de la notion de symbole[7]. Les symboles constituent en effet la pièce manquante de son puzzle car ils disposent à la fois de propriétés sémantiques et de propriétés physiques. Si Jo écrit par exemple sur une pancarte «le chat est sur la banquette arrière de mon taxi», les symboles utilisés ont une existence matérielle et possèdent par là-même certaines propriétés (ils reflètent la lumière d'une certaine manière, ils exercent une influence gravitationnelle minuscule mais en principe mesurable, etc.). Mais ce qu'il a écrit est aussi sémantiquement évaluable: cette phrase est vraie si et seulement s'il y a effectivement un chat sur la banquette[8]. Or les développements de l'informatique ont montré qu'il est possible de prendre au sérieux l'analogie entre l'ordinateur et l'esprit. N'a-t-on pas, à la suite de Turing, construit des machines capables de manipuler des symboles en se servant de leurs propriétés matérielles (électromagnétiques)? Les programmateurs n'ont-ils pas réussi, en implémentant des processus inférentiels appropriés, à programmer ces machines de manière à ce que les valeurs de vérité résultant de la combinaison des symboles soient préservées, tout comme dans le langage naturel? Fort de cette analogie, il semble dès lors justifié de réduire les processus mentaux à des interactions causales entre des symboles mentaux, désignés par le terme de «représentations», interactions qui sont gouvernées par la syntaxe d'un «langage de la pensée» inné. Recourir aux *représentations* constitue un avantage analytique déterminant puisque celles-ci, en tant que symboles, exhibent pour ainsi dire deux «faces»: leur côté «pile» physique correspond à leur forme matérielle, qui leur permet d'entrer dans des relations causales, alors que leur côté «face» *intentionnel* renvoie à l'objet qu'elles ont pour tâche d'indiquer ou de «représenter». Les capacités mentales de l'être humain peuvent ainsi désormais s'expliquer sur le modèle de l'ordinateur et l'esprit peut être conçu comme un lecteur ou un opérateur de représentations. De par sa capacité à manipuler des symboles au moyen de règles contenues dans des programmes, il peut également être dit «calculateur» («computationnel») et étudié en tant que tel (DM, p.226). Ainsi, si Jo arrête son taxi au feu rouge, c'est parce qu'une représentation ayant pour contenu «le feu est rouge» est placée dans un dispositif que Fodor appelle, à la suite de Stephen Schiffer, une «boîte à croyances», et qu'un autre symbole ayant un contenu du type «je ne veux pas m'attirer d'ennuis» est mis dans une «boîte à désirs». Il en découle un certain nombre d'opérations d'ordre

---

[7] Fodor décrit la «logique de sa découverte» notamment dans FODOR [1985], «Fodor's Guide to Mental Représentation: The Intelligent Aunite's Vade-Mecum», *Mind*.

[8] J.A. FODOR [1994], «Fodor», *A Companion to the Philosophy of Mind*, S. Guttenplan (ed.), Oxford, Blackwell, p.292-300.

syntaxique qui vont agir sur le système moteur et déclencher l'action de freiner[9]. Telle est, *grosso modo*, la manière dont un tel modèle rend compte des processus qui permettent aux croyances et aux désirs de *causer* le comportement.

Le modèle fodorien est la cible sur laquelle se concentre le feu des critiques que Descombes adresse au cognitivisme. Selon lui, l'analyse de Fodor oscille entre l'affirmation de l'autonomie de la science du mental et l'imitation maladroite des paradigmes scientifiques naturalistes, ce qui le conduit à développer une théorie de la *causalité psychique*. Pour ce faire, il tente de «matérialiser» les notions qui sont utilisées dans la psychologie de tous les jours (essentiellement les croyances, les désirs et les intentions). Celles-ci vont alors renvoyer à de véritables états mentaux, à des *représentations* qui sont autant d'entités psychiques destinées à entrer dans une chaîne explicative. Pour Descombes, ce passage relève de l'illusionnisme: «le tour de passe-passe du mentaliste est de nous imposer une métaphysique des états et des procès (calquée sur la philosophie naturelle des procès physiques et des choses qui sont dans tel ou tel état)» (DM, p.273). C'est cette manipulation qui permet alors au cognitiviste de proposer une description des causes mentales du comportement qu'il observe: voyant un corps qui se promène, il en infère l'existence d'un système complexe fait d'entités cérébrales qui contrôle le déplacement observable; ce système est appelé «esprit» (DM, p.33). Mais Descombes, à la suite de Dennett, remarque qu'une telle conception évite difficilement le recours aux «homoncules». En effet, si je ne peux entrer en contact avec le monde que par l'intermédiaire de représentations, celles-ci sont des «présences à l'esprit» qui doivent bien se manifester à moi d'une manière ou d'une autre. Mais où font-elles «acte de présence»? Y a-t-il *représentation* sur la scène du Théâtre cartésien de l'esprit[10]? Dans ce cas, il faudrait supposer un public, quelqu'un qui soit là pour contempler les idées représentatives, des «petits hommes» pour qui de telles représentations feraient sens et qui pourraient ensuite décider d'agir. Cette simple supposition, on s'en doute, ferait perdre tout crédit à une théorie scientifique et il se trouve que la théorie de Fodor n'arrive pas véritablement à l'exclure. De plus, à supposer que ce problème soit résolu, une telle psychologie est contrainte de par ses prémisses à laisser de côté de passionnants

---

[9] L'image des «boîtes à intention» correspond à la volonté de description *fonctionnelle* du processus mental; en tant que matérialiste, Fodor suppose qu'il est théoriquement possible de donner de ce mécanisme une description neurologique, mais cette tâche incombe au chercheur qui se dote du point de vue du physicien. Pour plus de détails et notamment une introduction à la théorie du Langage de la Pensée, voir FODOR [1987], *Psychosemantics. The Problem of Meaning in the Philosophy of Mind*, Cambridge, MIT Press, 1988.

[10] La métaphore est de Daniel Dennett, *La conscience expliquée*, Paris, Odile Jacob, 1993 (1991).

domaines d'étude. En effet, si le sujet psychologique n'a accès qu'à la représentation des choses et non aux choses elles-mêmes, la réalité ne peut être distinguée de la réalité telle qu'elle est représentée. Il n'y aurait ainsi pas de différence du point de vue cogitatif entre quelqu'un qui croit voir une feuille de papier et quelqu'un qui voit une feuille de papier. De ce fait, toute psychologie est pour Fodor une psychologie des croyances et il ne peut y avoir ni psychologie de la perception, ni psychologie de la connaissance. Mais une psychologie qui renonce à traiter de la connaissance renonce par là-même à traiter de l'erreur; elle ne pourra donc s'attacher aux processus de correction des erreurs qui sont à la source de tout apprentissage, de même qu'à la formation des habitudes. Descombes se demande à juste titre si ce n'est pas là «tout la psychologie intéressante qui est ainsi jetée allègrement par-dessus bord pour faire place à une psychologie de l'esprit calculateur» (DM, p.298).

Selon Descombes, l'erreur du mentalisme contemporain consiste à vouloir assurer l'autonomie du mental en le détachant du monde extérieur pour se poser ensuite le problème inextricable de l'interaction entre le mental et le physique (DM, p.26). Il propose alors d'envisager le problème de l'intentionnalité sous un angle tout à fait différent: plutôt que de se demander comment les objets se présentent à un esprit en quelque sorte détaché du monde, il convient selon lui de se focaliser sur l'action du sujet en situation. L'intention n'est alors plus envisagée comme un événement mental qui serait une cause de l'action mais, conformément à la proposition de Georg von Wright, comme une intention pratique qui n'est pas autre chose que l'action décrite sous son aspect mental (DM, p.35). C'est ainsi l'usage *pratique* du mot «intention» (comme dans «j'ai l'intention d'aller à la pêche demain») qui doit être mis au premier plan. Or, comme l'a remarqué Wittgenstein, *avoir l'intention de* faire ou de devenir quelque chose (se destiner à être médecin, par exemple) ne renvoie pas à un événement mental qui se serait produit à une date déterminée et qui pourrait être désigné comme étant la cause de la conduite ensuite adoptée. Loin de donner systématiquement lieu à une réflexion préalable à l'action, nos mouvements sont souvent exécutés intentionnellement sans avoir été précédés d'un calcul intérieur et antérieur de planification. Avoir l'intention d'être médecin renvoie ainsi à la subordination d'un ensemble d'efforts et de décisions à un but qui n'a pas à être continuellement présent à l'esprit: «c'est cet ordre de subordination des moyens à la fin qui donne son contenu au concept d'intention» (DM, p.52-53).

Pour comprendre le comportement d'un individu, il convient dans cette perspective de s'attacher à la façon dont il est à chaque fois intégré à son milieu (*Les institutions du sens*, désormais IS, p.17). La vie mentale n'est alors pas détachée du monde extérieur de manière à pouvoir être conçue comme une

manipulation, par le sujet, de représentations mentales intérieures; le psychisme d'un système se manifeste bien plutôt par les problèmes que lui pose son milieu de vie. Descombes s'inspire alors des travaux que Herbert Simon a consacré aux «sciences de l'artificiel». Ces dernières ont pour objectif l'étude des systèmes adaptatifs, systèmes pour lesquels une norme de fonctionnement rationnel – c'est-à-dire d'adapation intelligente à des variations du milieu – peut être définie. Un système adaptatif doit tenir compte de son milieu ou alors il sera condamné à périr ou à décliner: dans une telle conception, l'indifférence au monde extérieur (qui caractérise «l'internalisme») est inconcevable (DM, p.203). C'est même le milieu extérieur qui s'avère prédominant pour l'explication du comportement. Les zigzags tarabiscotés d'une fourmi, par exemple, n'ont pas à être renvoyés à un plan d'action complexe logé «dans la tête» de celle-ci; son seul but est de rentrer à la fourmilière et ses détours sont en fait imposés par le relief ambiant, non par sa structure interne. «Toute la complexité du comportement doit être assignée au milieu extérieur, ce qui veut dire que le comportement reflète la complexité du dehors, pas la complexité du dedans» (DM, p.210-211). Pour Descombes, cet exemple est pour ainsi dire paradigmatique: l'homme, finalement, est lui aussi un système adaptatif dont la complexité ne fait que refléter celle de son milieu. Son avantage adaptatif repose sur sa capacité à abstraire de la situation une forme déjà rencontrée, ce qui lui permet d'appliquer au problème rencontré une méthode déjà éprouvée ou de transférer une procédure de résolution. Mais de telles solutions ont été élaborées au cours de l'histoire de l'humanité et si le sujet est capable de les appliquer, c'est parce qu'il les a apprises au cours de sa socialisation. Descombes aboutit ainsi, toujours à la suite de Simon, à une caractérisation quelque peu surprenante de la psychologie puisque celle-ci, en tant qu'«écologie cognitive», est désormais inscrite dans le giron des *sciences sociales*; il s'agit en effet de la «science d'une conduite qui doit être apprise, et qui le sera conformément aux moeurs et aux habitudes d'un groupe» (DM, p.215). La psychologie naturelle sera quant à elle l'étude physiologique des structures du milieu interne en tant qu'elles limitent la rationalité pratique du système. D'une certaine manière, c'est la fin de la psychologie telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui dans les facultés qui est annoncée...

Une telle écologie cognitive s'éloigne définitivement de l'explication par les causes qui était poursuivie par le programme mentaliste. Pour comprendre le comportement humain, rien ne sert en effet de s'attacher aux mécanismes en vertu duquel des événements naturels s'enchaînent. Appréhender les notions de sens et d'intention en terme de cause et d'effet relève pour Descombes d'une *erreur de catégorie*. En effet, dans le système de concepts qui nous sert à décrire le monde, nous avons fixé un système de notions physiques qui est indifférent au sens ou au

contenu des choses (DM, p.141)); vouloir dériver l'un de l'autre relève alors du surnaturel. L'explication intentionnelle n'a dès lors pas à recourir à des causes mais à des *motifs*, aux raisons pour lesquelles les sujets ont agi de telle ou telle manière. Ainsi, Joe a arrêté son taxi parce que le feu était vert et qu'une information de ce type renvoie au code de la route qu'il a dû apprendre pour passer son permis. La couleur du feu est alors une modification issu de son milieu qui fait immédiatement sens pour lui et à laquelle il a été conditionné à réagir.

Pour rendre un comportement humain intelligible, il est par conséquent absurde de s'attacher à ce qui se passe «dans la tête» des individus. La compréhension du comportement du chauffeur de taxi n'a ainsi rien à gagner de l'auscultation de ses états mentaux; il suffit de supposer l'existence d'un code de la route qui *motive* ses actions. Le type d'appréhension proposé par Descombes est alors résolument holiste: pour saisir la signification des comportements humains, il faut les rapporter à un *contexte*, qui renvoie aussi bien aux circonstances naturelles qu'à une situation historique globale. L'analyse de l'intentionnalité qu'il propose diffère par conséquent aussi bien des tentatives cognitivistes que de l'approche phénoménologique: il s'agit moins en effet de saisir le type de rapport à l'oeuvre dans la relation entre un sujet et un objet que d'appréhender la manière dont le sujet agit dans un milieu donné en se servant des ressources, aussi bien naturelles que culturelles, fournies par son environnement. La pensée ne doit ainsi pas être assimilée à une sorte de «flèche mentale» qui, pour reprendre une métaphore souvent utilisée par Descombes, aurait atteint son but avant même que l'archet ne lâche la corde de son arc, simplement en pensant à la cible visée. Non, l'archet-agent qui veut atteindre son objectif doit pour cela effectuer un certain nombre de gestes dans un ordre donné. La coordination de ses mouvements est alors intelligible car tous ces gestes sont ordonnés par une intention qui les oriente: «la notion d'esprit ne se définit pas d'abord par la représentation, mais par l'ordre et la finalité» (DM, p.43). L'esprit renvoie ainsi moins à la faculté de calculer qu'à une capacité «architectonique» qui permet de produire un ordre de sens. Descombes suit alors Peirce et définit l'intentionnalité non par une formule dyadique («toute conscience est conscience de quelque chose») mais par une formule triadique: «toute conscience intentionnelle est conscience du rapport final (ou intentionnel) de quelque chose à quelque chose)». Un don, par exemple, ne peut être explicité par une description purement physique: A ne peut faire de B le possesseur d'un objet O que dans le cadre d'une institution qui donne les conditions selon lesquelles une action peut être considérée comme un don. Ceci n'implique évidemment pas que faire un don soit quelque chose d'immatériel: il y a dans cette relation triadique de

relations réelles (*cette* chose est donnée à *cette* personne) et des relations intentionnelles qui sont gouvernées par des règles (IS, p.245).

Pour le philosophe qui veut saisir le sens d'une action donnée, il convient dès lors de s'attacher à la *forme de vie* de l'agent, expression qui évoque «tout à la fois un fond psychologique de besoins, de réactions naturelles et un fond historique d'institutions et de coutumes» (IS, p.93)[11]. Etant donné la dimension essentiellement culturelle de l'environnement humain, les objets intentionnels ne peuvent être appréhendés qu'en faisant appel aux conditions socialement définies par lesquelles une pratique peut prendre forme. Les sujets insérés dans un tissu social héritent ainsi des solutions que leurs ancêtres ont apportées aux problèmes auxquels ils ont été confrontés: autrement dit, leurs actes s'inscrivent dans des *institutions*, c'est-à-dire des usages établis et transmis de génération en génération (IS, p.256). Descombes plaide ainsi pour l'existence d'un «esprit objectif» fait de significations communes qui se présentent à nous sous la forme de règles bien établies ne dépendant d'aucun de nous en particulier: l'esprit objectif renvoie «à la présence du social dans l'esprit de chacun» (IS, p.289). Si, comme nous l'avons vu, (1) l'intention est à considérer comme l'action décrite sous son aspect mental, que (2) les objets intentionnels se définissent par un certain nombre de conditions à remplir pour obtenir un résultat donné et que (3) ces conditions renvoient à des règles socialement définies, alors l'esprit est bel et bien «extérieur». Par conséquent, la philosophie de l'esprit est à ramener à une philosophie de l'action et seule une étude anthropologique peut nous fournir les clés du comportement humain. Les psychologues se trouvent dans de bien mauvais draps...

III

Pascal Engel, philosophe lui aussi fasciné par l'étude de l'esprit humain, vient avec son livre *Philosophie et psychologie* (PP) à la rescousse de la psychologie. A son avis, le point de vue de Descombes a le défaut de ne voir dans les «sciences cognitives» qu'une pure et simple résurgence de la psychologie associationniste du dix-neuvième siècle[12], alors qu'elles prennent en fait modèle sur une physique bien différente. Engel se méfie ainsi du «philosophisme», qui veut «que la philosophie repose sur des questions auxquelles, quels que soient leurs progrès, les sciences ne

---

[11] Relevons que le holisme anthropologique de mental développé par Descombes dans *Les institutions du sens* ne s'attache qu'à la dimension culturelle des formes de vie, au détriment de leur part «naturelle» qui n'est que brièvement évoquée.

[12] Descombes écrit par exemple que le modèle de Fodor ne reprend pas seulement le but de l'associationnisme, qui était de proposer une mécanique mentale, mais sa métaphysique en posant que la vie mentale se compose d'unités psychiques élémentaires (DM, p.228).

pourront pas répondre, parce que ces questions seraient purement a priori, “conceptuelles” ou “grammaticales”» (PP, p.54). Selon lui, les wittgensteiniens affirment bien péremptoirement la nature de notre ontologie naïve par le recours à la grammaire de nos concepts mentaux et, avec leur tendance à légiférer *a priori* sur ce que devrait être une enquête empirique, ils font même montre d’un certain antiscientifisme (PP, p.211). Ainsi, est-il si sûr que les découvertes portant sur les mécanismes qui sous-tendent nos activités mentales soient sans pertinence sur notre compréhension de ces activités? Les travaux de neuropsychologie cognitive, branche de la psychologie qui analyse les processus cognitifs normaux à la lumière des désordre de la cognition, semblent montrer le contraire. L’étude des troubles de la reconnaissance des visages («progagnosie»), par exemple, permet de mettre en évidence différents niveaux de traitement de l’information qui sont absolument inaccessible à la «psychologie de tous les jours». Les sous-systèmes modulaires en jeu opèrent à un niveau subintentionnel mais une lésion à ce niveau rejaillit sur les données disponibles à la conscience (PP, p.216): comment dès lors suivre le wittgensteinien lorsqu’il affirme que le niveau intentionnel jouit d’une totale indépendance par rapport à ce niveau subintentionnel, qui n’a par conséquent pour lui aucun intérêt? En effet, dans l’option herméneutique de Descombes, le sens ou la signification sont *immédiatement* compris, sans qu’il soit nécessaire d’inférer ou d’expliquer quoique ce soit à partir des faits à disposition. L’univers humain historique et social qui permet d’instaurer un ordre de sens est *là*, directement à notre disposition, compris d’emblée (PP, p.177)[13]. La manière dont nous entrons «en contact» avec cet «esprit objectif» demeure cependant bien obscure. Pour Wittgenstein, une telle aptitude relève d’un enseignement ou d’un «dressage»[14] par lequel on a appris à suivre certaines règles. Pour lui, un phénomène mental pourrait même ne renvoyer à aucune «empreinte» physique particulière. Ceux qui, comme Descombes, s’inscrivent dans cette perspective se désintéressent par conséquent des processus mentaux au profit des seules pratiques culturelles, qui permettent selon eux de mettre à jour les raisons pour lesquelles les gens agissent de telle ou telle manière.

Engel se sert alors des réflexions de Davidson et rappelle que, lorsque Monsieur Tout-le-monde veut expliquer une action, il vise toujours connaître, parmi toutes celles qui peuvent être mises en évidence, *la* raison qui est responsable du comportement en question; on n’échappe ainsi pas à l’idée qu’il y a un lien causal entre la raison et l’action. De plus, Davidson dénonce l’immatérialisme qui

---

[13] On pourrait parler dans le cas de Descombes d’une forme de «platonisme social». Cf. ma recension critique des *Institutions du sens* à paraître dans *Raison présente*.

[14] Ludwig Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, §5, 1990 (1953).

consisterait à affirmer que les gens agissent et pensent sans que rien ne se passe dans leur cerveau. La causalité «mentale» doit alors bien finalement se rapporter à une causalité naturelle physique (PP, p.185). Engel, qui s'éloigne ici de l'anomisme du mental proposé par Davidson[15], suppose qu'il existe dans un grand nombre de cas des relations suffisamment systématiques pour envisager des réductions partielles qui permettent d'aller plus loin que les explications psychologiques usuelles. Les lois psychologiques, si elles ne sont pas aussi strictes que les lois de la physique, peuvent ainsi dégager des régularités d'ordre statistiques que seule une recherche scientifique basée sur les invariances transubjectives est capable de mettre en évidence.

Si l'étude psychologique revêt aux yeux d'Engel une telle importance, c'est qu'elle permet de mettre en évidence les ressources dont les individus doivent disposer pour agir au sein d'un environnement naturel et social. D'une certaine manière, Descombes fait preuve d'une certaine forme d'insouciance lorsqu'il attribue, sans plus de précision, «tout ce qu'il faut» au sujet pour reprendre à son compte des usages socialement définis. Engel remarque que, «de même qu'il serait absurde d'aller présenter le Huron [de Voltaire] à un psychiatre expert en troubles du langage, il est absurde de supposer qu'un aphasique ou un dyslexique a seulement besoin qu'on lui explique une règle sémantique ou sociale. Les "règles" dont il manque, on peut l'accorder, ne sont pas des règles que l'on peut suivre ou ne pas suivre» (PP, p.248). Autrement dit, l'histoire des causes complète l'histoire des raisons et Descombes, en supposant que «les règles destinées à être appliquées ne sauraient être inconscientes» (IS, p.266), se condamne à laisser dans l'ombre des domaines tels que la perception, le langage, le raisonnement ou la possession des concepts, domaines où les philosophes tout comme les psychologues ont selon Engel tout à gagner d'un rapprochement de leur disciplines.

Cependant, pour profiter des acquis de la psychologie, le philosophe doit admettre l'existence d'entités intermédiaires hybrides situées entre le niveau cérébro-physique et le niveau comportemental. Est-il condamné pour autant à détacher l'esprit des choses en insérant des intermédiaires représentatifs? Engel montre fort habilement qu'il n'en est rien, notamment dans le cas de la perception. En effet, pour le cognitiviste, lorsque nous percevons un chat, notre système visuel en construit bel et bien une représentation. Mais une telle opération n'est pas à concevoir sur le modèle des inférences que peuvent accomplir des agents rationnels

---

[15] Pour Davidson, le caractère *ceteris paribus* (toutes choses étant égales par ailleurs) des explications psychologiques les rend irréductibles à une quelconque formulation sous forme de lois physiques. L'anomisme du mental renvoie ainsi à l'idée selon laquelle «le mental et les relations du mental au physique ne sont pas soumis à des lois strictes.» (PP., p.191]

au niveau conscient. Loin de faire intervenir des homoncules, les systèmes de traitement de l'information sensorielle sont modulaires et extraient automatiquement l'information préexistante dans les stimuli. Selon ce modèle, nous percevons alors bien *directement* les objets physiques réels mais une telle perception ne pourrait avoir lieu sans la présence de mécanismes subintentionnels sous-jacents. Le paradigme cognitiviste ne conduit ainsi pas forcément à un idéalisme rampant: l'existence de «représentations intermédiaires entre le niveau purement physique et le niveau intentionnel de l'expérience consciente n'implique en rien que l'on ne perçoive pas "directement" le contenu» (PP, p.266). Bien plus, sans ces mécanismes cognitifs complexes, la présence réconfortante de notre monde familier ne serait même pas envisageable.

Ceci dit, le philosophe n'a pas non plus à se satisfaire d'une forme de réthorique «scientisante», «selon laquelle les progrès scientifiques finiront par "réduire" dans leur poêle à frire la sauce des problèmes philosophiques au point de ne plus laisser à la philosophie que la petite saveur de sagesse (ici d'âme) nécessaire au plat» (PP, p.54). Selon Engel, certains résultat de psychologie sont certes pertinents pour la philosophie mais le rôle de celle-ci reste fondamental puisque la dimension normative des activités cognitive résiste à toute tentative de naturalisation. Il existe ainsi des contraintes conceptuelles fortes, de nature philosophique, aussi bien pour l'interprétation des résultats psychologiques que pour la formulation de certaines hypothèses[16]. D'ailleurs, à supposer que nous possédions une connaissance parfaite de tout ce qui se produit au plan psychologique ou neuropsychologique lors de la possession de certains concepts objectifs (comme par exemple le principe du Tiers Exclu), «il faudrait encore que nous puissions corréler tous ces événements aux propriétés normatives et publiques des concepts en question, ce qui implique que nous donnions au préalable une définition *non psychologique* et *non causale* de ces concepts» (PP, p.110-111). Engel opte finalement en faveur d'une «présomption psychologiste» pour laquelle les explications psychologiques d'un concept ou d'une vérité normative, si elles ne peuvent en expliquer le contenu, sont néanmoins pertinentes pour rendre compte de son *existence*. Les normes, aussi bien éthiques qu'épistémiques, peuvent alors être considérées «comme une "seconde nature" constituée d'habitude d'action et de pensée» (PP, p.399) qui ne sont pas indépendantes des capacités d'un organisme humain normal, même si ces dernières ne suffisent pas à rendre compte de leur contenu. Engel défend ainsi une forme de psychologisme non réductionniste qui va s'attacher à la description du «monde 2

---

[16] L'utilisation quelque peu «fourre-tout» du concept de «représentation» par les psychologues mériterait par exemple d'être soumise au feu de la critique philosophique.

1/2», région intermédiaire où les propriétés normatives du monde 3 et les propriétés naturelles du monde 2 entrent en contact (PP, p.123). Cette approche, loin de se satisfaire d'une description anthropologique des institutions porteuses de sens, vise à «expliquer comment les propriétés du cerveau peuvent représenter des choses du monde, par une relation naturelle» (PP, p.266), que ces choses relèvent de la nature ou de la culture.

IV

En résumé, si les démarches de Vincent Descombes et de Pascal Engel diffèrent si fortement, c'est essentiellement parce qu'elles accordent un statut différent à la notion de *représentation*. Pour Descombes, l'approche qui accorde aux représentations un pouvoir causal souscrit à une vision magico-religieuse. En effet, notre grammaire réserve le terme de «représentation» à une activité qui, justement, laisse les choses en l'état; comment dès lors l'activité de se représenter quelque chose pourrait-elle changer l'état de quoi que ce soit (DM, p.127)? Cela dit, il suggère en passant que la représentation peut très bien renvoyer à l'activité qui consiste à extraire de l'information d'un environnement changeant, ainsi qu'aux opérations par lesquelles une conduite anticipée est élaborée dans un milieu qui ne fournit que des informations partielles et dont on ne peut qu'esquisser une figure d'ensemble (DM, p.21). Il souligne par contre avec vigueur que ces représentations sont en quelque sorte de nature transitoire, qu'elles ne peuvent être identifiées ou dénombrées (comment en effet compter le nombre de croyances qu'il y a dans un credo?) (DM, p.329); dans cette perspective, les représentations sont considérées comme des processus et non comme des états et elles relèvent d'une activité d'organisation du monde fondamentalement *pratique*. Engel, par contre, s'éloigne de cet usage praxéologique du terme de «représentation» pour remarquer, avec les psychologues, que la complexité des activités cognitives humainement partagées présuppose l'existence d'un niveau intermédiaire fonctionnel, situé entre le niveau cérébral et le niveau des comportements, où les différentes activités cognitives sont organisées par ce que les psychologues appellent des «représentations». Engel admet d'ailleurs que de telles entités sont, en l'état actuel de la recherche, plus un nom donné à un problème qu'une véritable solution (PP, p.267); mais supposer qu'il n'y a là pas d'explications du tout à donner constitue selon lui un pas de trop. De son côté, en refusant d'accorder une valeur explicative à la notion de représentation, Descombes dénonce en quelque sorte la mythologie du monde 2. Mais si on ne peut recourir aux entités de celui-ci, toutes les explications sont alors à rechercher au sein des mondes 1 et 3. Nous avons, en résumant la démarche de Descombes, amplement souligné l'importance qu'il donne au monde 3. Il paraît dès

lors intéressant de dire quelques mots en conclusion sur la manière dont les spécialistes du cerveau abordent le problème dans la sphère du monde 1: l'arbitrage «ontologique» des neurosciences pourrait bien être définitif quant au statut à accorder aux représentations.

Les travaux des neurophysiologistes, que nous ne pouvons ici qu'évoquer, laissent en fait suggérer la possibilité d'élaborer un concept de représentation qui tiennent compte des critiques que Descombes adresse à la notion «computationnaliste» de représentation. Remarquons tout d'abord que la notion de représentation est abondamment utilisée dans les neurosciences contemporaines. Changeux, par exemple, s'inspire des intuitions de Hebb et identifie les objets mentaux à des états physiques créés par l'entrée en activité (électrique et chimique) d'une large population ou «assemblée» de neurones distribués au niveau de plusieurs aires corticales définies[17]. Une représentation est alors considérée comme une projection des organes des sens sur des aires définies du cerveau (comme dans le cas des images perceptives), ou comme une forme de «carte» prenant en charge l'information contenue dans d'autres parties du cerveau (comme dans le cas des concepts)[18]. Les assemblées de neurones ont ainsi, selon la formulation de Fred Drestke, pour fonction d'«indiquer» un certain nombre de traits de l'environnement, que celui-ci soit externe ou interne. Les derniers travaux de Changeux montrent que ces arrangements complexes de neurones permettent même «d'implémenter» des successions d'opérations, et donc des règles. Dans une telle conception, il devient par conséquent possible de se mettre à la recherche d'une relation entre le sens et la topologie neuronale afin d'élaborer ce que Changeux appelle une «anatomie de la sémantique»[19]. La perspective des neurosciences est donc *constructiviste*: l'organisme, face à une réalité qui n'est pas «pré-étiquetée», élabore bel et bien des représentations et celles-ci jouent un rôle causal dans la détermination du comportement. Mais ces représentations ne sont pas conçues selon le modèle internaliste du «langage de la pensée» auquel Descombes ramène toute tentative représentationnaliste: les neuroscientifiques s'intéressent avant tout au couplage entre le milieu interne et le milieu externe et la plupart pensent que la notion de représentation convient bien à cette tâche[20]. Un des avantages d'une telle approche

---

[17]Jean-Pierre Changeux, *L'homme neuronal*, Paris, Fayard, 1989 (1983), p.174.

[18] Jean-Pierre Changeux & Jean-Luc Dehaene, «Neuronal models of cognitive functions», *Cognition*, 1989, 33, p.84.

[19] J.-P. Changeux, «Représentations mentales et apprentissage», cours donné au Collège de France le 25 mars 1996.

[20] Francisco Varela a cependant un avis différent. Selon lui, la notion de représentation est à rejeter car elle laisse supposer l'existence d'un monde extérieur indépendant qu'il s'agit de refléter de manière adéquate, ignorant par là-même l'importance joué par le sens commun historiquement hérité

est qu'elle sauvegarde parfaitement la dimension «floue» et praxéologique des représentations fort justement soulignée par Descombes. Damasio suppose ainsi l'existence de «représentations potentielles», formes particulières d'activité neuronale qui conserveraient dans le réseau de leurs connexions synaptiques non pas des images proprement dites – ces images pouvant être perceptives, motrices ou conceptuelles – mais des traces neuronales qui sont comme des «modes d'emploi» de la dynamique permettant de reconstituer ces images[21]. De cette manière, une représentation (par exemple une croyance) pourrait être activée par l'organisme de différentes manières (en réveillant des traces situées dans des aires corticales différentes) selon le contexte dans lequel elle est évoquée. De plus, les neurosciences n'oublient pas que si les représentations ont été sélectionnées par l'évolution, c'est parce qu'elles permettaient de mieux répondre aux exigences *pratiques* de leur milieu. Ainsi, pour Jeannerod, les représentations permettent à l'organisme d'anticiper le résultat des actions de l'organisme sur l'environnement. Ses recherches ont permis de mettre en évidence la présence de «neurones représentationnels» qui seraient activés aussi bien lorsque la tâche est sur le point d'être exécutée que lorsqu'elle est seulement vécue en imagination[22]. Une telle découverte rend plausible la conception de Descombes selon laquelle l'intention serait la contrepartie mentale de l'action, tout en sauvegardant la notion de représentation puisque les gestes moteurs renvoient à des «traces» cérébrales préexistantes qui peuvent être activées, lors de processus de simulation mentale, sans même que le comportement ne soit déclenché.

Par ces quelques remarques sur les neurosciences, nous voulons souligner que, malgré l'intelligence de son propos, Descombes ne nous a pas pas convaincu lorsqu'il affirme que le philosophe de l'esprit n'a «pas à entrer dans le détail de la structure interne» (DM, p.204). Lorsque des conflits apparemment insolubles opposent des philosophes de traditions différentes, il semble au contraire que le détour par les sciences de l'esprit s'avère utile pour tenter de concilier des idées qui, dans un camp comme dans l'autre, jouissent d'une incontestable pertinence. Plus que cela, la «présomption naturaliste» que nous avons brièvement esquissée ouvre au philosophe des horizons de recherches passionnants; elle laisse notamment entrevoir la possibilité de reconstruire «par le bas» les différentes strates

---

dans notre aperception du monde (*Connaître. Les sciences cognitives. Tendances et perspectives*, Paris, Seuil, coll. "Science ouverte", 1989).

[21] Antonio R. Damasio, *L'erreur de Descartes. La raison des sentiments*, Paris, Odile Jacob, 1995 (1994), p.139.

[22] Marc Jeannerod, «Intention, représentation, action», *Revue Internationale de Psychopathologie*, n°10, pp.167-191.

conceptuelles recouvertes par la notion souvent galvaudée de représentation, ce qui risque fort d'assurer à cette dernière un brillant avenir explicatif.

Fabrice CLÉMENT